

Au détour du sentier

Si les ennuis un jour t'assaillent tout entier,
Si tu doutes parfois de la beauté des choses,
Regarde la Nature et ses métamorphoses ...
Ami, fais une halte au détour du sentier.

Vois frissonner au vent les blanches pâquerettes,
Mille étoiles d'espoir dans les prés reverdis ;
La jonquille fragile et les coucous hardis
Semblent à la volée agiter leurs clochettes.

Les frêles mousserons, au chapeau de guingois,
Se frayent un passage entre les feuilles rousses
Et les brins d'herbe drus. Parmi les jeunes pousses
La pâle violette émerge en tapinois.

Les spots jaunes ou bleus des tendres primevères
Du soleil printanier captent les flèches d'or ;
Perchés sur les rameaux qui sommeillent encor
Gazouillent les oiseaux, délicieux trouvères.

Les bourgeons veloutés s'étirent, nonchalants,
Dans la tiédeur de l'air, aux cimes des ramilles ;
Vagabond, le ruisseau rampe sous les ornilles,
Son eau pure miroite en feux étincelants.

La rigueur de l'Hiver se prend à disparaître ...
L'Univers ébloui par un désir nouveau
Fait aux quatre horizons surgir un Renouveau.
Ami, réjouis-toi : le Printemps vient de naître.

Jours d'automne

Le bois s'est dépouillé pour affronter l'hiver ...
Parmi les troncs le vent promène sa plainte ;
Les feuilles, sous nos pas, crissent leur sourde plainte,
Une senteur d'humus se dissipe dans l'air.

Dénudés, les rameaux frissonnent sous l'écorce
Dans le froid automnal, agressif à nos fronts ;
Une neige timide a saupoudré les monts,
De la terre s'exhale une sereine force.

Pas un bruit ne pénètre au cœur de la forêt.
Dans le ciel délavé s'attarde un noir nuage
Sur le cours imprécis d'un éternel voyage ;
Tout souffle semble là marquer un temps d'arrêt.

Au sommet des talus, la bruyère vivace
Constelle son tapis de points roses et blancs ;
Les arbres abattus abandonnent leurs flancs
Aux nombreux entrelacs de la ronce tenace.

Un gentil compagnon volette autour de nous :
C'est l'Ami roitelet en redingote rousse,
Sautillant sur le mur, la brindille ou la mousse,
Et que nous retrouvons, fidèle au rendez-vous.

Il reste, suspendus au néflier sauvage,
Quelques fruits bruns ridés au goût de coing confit ;
Avant que les oiseaux n'en fassent leur profit
Nous les dégusterons ... bucolique héritage.

Coquet, le houx polit ses boules de carmin,
Rouges gouttes de sang dans l'or de la Nature.
La saison chatoyante inscrit sa signature
Sur chaque brin de Vie au détour du chemin.

Le berger

Le vieillard est assis au pied du vieux calvaire
Et ses doigts tremblotants étreignent son bâton.
Sa vie se borne à voir se faner les saisons
Près du banc solitaire.

Son pauvre dos courbe la toile surannée ;
Dans ses yeux délavés volent des songes bleus ;
La caresse du vent effleure ses cheveux
Blanchis par les années.

Son oreille perçoit le chant de la Garonne
Qui passe son chemin dans le creux du vallon.
Mais son cœur vagabonde au sommet des hauts monts
Où l'âme s'abandonne.

Le berger voit courir, éperdu de tendresse,
Sur le sentier désert qui se hisse aux confins
Des alpages rieurs, au-delà des sapins ...
L'ombre de sa jeunesse.

Il se revoit, debout, grisé par le silence,
Face à l'immensité, veilleur de son troupeau.
Dans ses veines, alors, coulait un sang nouveau
Bouillonnant d'exigence.

Son torse vigoureux ruisselait de lumière ;
Son regard irradiait le reflet des glaciers ;
Le bouquetin, l'isard, étaient ses familiers
Sa joie journalière.

Le vieillard oublié sur le banc solitaire
Essuie d'un doigt gourde une larme en ses yeux ...
Et le vent désolé frôle, silencieux,
La croix du vieux calvaire.

Le passage des criquets

Le vieux fellah pensif contemple la moisson
Qui du sol assoiffé se hausse avec courage ;
Tandis que le Berbère ose croire au mirage
Le vent sur les blés mûrs ondule sa chanson.

La nature et les cœurs battent à l'unisson,
Quand brusquement l'azur se change en ciel d'orage
Dans le regard perçant fuse un éclair de rage
Et sous le burnous blanc se trahit un frisson.

Un nuage compact menace, inexorable,
Puis c'est l'horreur qui fond sur le champ misérable
Dans un bruissement d'ailes tumultueux.

Les criquets ont laissé dans leur charge mortelle
L'indélébile sceau d'un exploit monstrueux :
De longs squelettes d'or festonnés de dentelle.

L'hiver au bois

Nous marchons lentement sur le sentier désert ...
Nos pas dans l'humus noir inscrivent leur empreinte
Et les rameaux transis resserrent leur étreinte
Sous le jeu fou du vent qui siffle son concert.

Le ciel s'est abaissé jusqu'à toucher les cimes
Car le bois va bientôt dormir sous les flocons.
Tout semble se tapir au creux de doux cocons ;
Le cœur de la forêt vit des instants sublimes.

Sous les pâles rayons d'un astre inoffensif
L'écorce des bouleaux forme une tache claire.
Têtu, le merisier cramponne, tutélaire,
Quelques feuilles de feu dans le froid intensif.

Le faite du vieux mur s'est tapissé de mousse ;
Par la brèche béante il s'épand un lacis
De ronces, d'épineux qui griffent le glacis ;
Plus loin, Dame fougère ombre sa robe rousse.

On n'entend plus claquer le tac-tac du pivert
Dans l'air silencieux. Muette est la corneille,
Pas d'Ami roitelet ! Si la grive sommeille
De frêles oisillons grelottent à couvert.

Au bout de son échelle immense et singulière
- Qui suit l'arbre tuteur tel un long serpent-
Se hausse vers le ciel, surplombant le chemin
Comme une arche de paix, la rustre palombière.

Sa carcasse de bois qu'agresse l'aiglon
Imperceptiblement oscille avec les branches ;
J'aime la contempler au bord des aubes blanches,
Mirador impassible au-dessus du vallon.

Les beaux jours sont finis ... Mais au bec des colombes
Reverdit l'olivier quand s'éloigne l'Enfer
Ainsi, quand la Nature aura chassé l'Hiver
Reviendra le Printemps sur le vol des palombes ...

Patrimoine oublié

Dans la sombre maison qui cramponne à la pente
Sa façade en ruine où s'engouffre le vent
Le vieux cœur ne bat plus avec le contrevent
Mais un fou bric-à-brac encombre la soupente.

Sur le mur délabré la gouttière serpente,
Court parmi les portraits empilés sous l'auvent,
Et des larmes de pluie inondent bien souvent
Les pauvres yeux ternis qui fixent la charpente.

On les a relégués, ces Trésors d'Autrefois ...
Chers souvenirs transis, au goût de Mort parfois,
Nul ne prête attention à vos tristes reliques.

Chaque regard s'éteint dans des cadres pâlis,
Et dans l'oubli du Temps les traits mélancoliques,
À jamais délaissés se sont ensevelis.